

# En vert & Avec vous

Le magazine des entreprises du paysage et des jardins

N°30  
Novembre 2021

chaque  
jardin  
compte  
LES ENTREPRISES DU PAYSAGE

## Dossier : Le jardin du (bon) vivant, découvrez les finalistes du Carré des Jardiniers

**Stéphane Marie, jardinier dans l'âme**

**Voyager au jardin avec l'Atelier Biomes**

**Visiter les Jardins de Colette... en Corrèze**

**Innover avec un mur en tissus recyclés**

**Pierre-Alexandre Risser, un paysagiste bon vivant**

# Que planter pour les années futures ?

En ville, en forêt, dans les jardins, les mêmes questions se posent. Comment les plantes vont-elles s'adapter au changement climatique et comment pouvons-nous anticiper la situation ? L'ensemble des professionnels du paysage est concerné, des producteurs aux aménageurs. Entre interrogations, études de terrain et retours d'expériences, la filière tente de s'organiser.

Article extrait du magazine EV&AV n°24 paru en Mars 2020

Il y a 150 ans, l'ingénieur Adolphe Alphand, père des plus grands parcs et squares parisiens, préconisait la plantation en priorité de quatre essences en ville : le tilleul, le platane, l'orme et le marronnier. Sur ces quatre essences, une seule perdure aujourd'hui, le tilleul, les autres se révélant inadaptées aux changements climatiques ou dépérissant suite aux attaques de maladies et ravageurs que l'on ne peut enrayer. Ce constat d'évolution problématique du patrimoine arboré en ville est corroboré par celui des dépérissements d'autres essences en forêts et en milieux naturels, comme les hêtres dans le sud de la France. Dans les jardins de particuliers, le même constat tombe : les chaleurs de plus en plus fortes alliées aux sécheresses tant estivales qu'hivernales mettent en péril les végétaux d'ornement, et plus particulièrement les arbres et arbustes entrant dans la flore locale ou les espèces habituellement plantées depuis des générations.

Faut-il tout revoir et expérimenter tous azimuts de nouvelles espèces venues des pays chauds ? Ou plutôt se concentrer sur une mise en œuvre différente des plantations en ville ? Ou encore laisser la nature se rendre maître de la situation et accepter que les espèces spontanées prennent possession du terrain ?

Que l'on s'engage sur une voie ou une autre, c'est un grand pas vers l'inconnu et beaucoup de professionnels sont d'accord sur le besoin de toutes les étudier pour cumuler leurs résultats. Car l'obligation d'évoluer n'avait pas été aussi rapide lors des précédentes évolutions de climat, du moins de mémoire d'homme moderne. Producteurs, paysagistes, forestiers, entreprises du paysage ainsi que toute la chaîne des professionnels de la filière sont donc encore plus sollicités aujourd'hui pour trouver les bonnes solutions aux effets du dérèglement climatique, notamment via le renforcement de la couverture végétale qui, selon les experts, pourrait permettre à l'humanité de perdurer.

Mais de l'avis de ces professionnels, la principale difficulté réside dans le manque de données exactes sur la vitesse du réchauffement climatique. Travailler en se basant sur des données qui changent de mois en mois reste très compliqué quand on parle de végétal, donc du vivant qui germe, pousse et arrive à maturité en plusieurs années. Si la question peut paraître simple, même si elle ne l'est pas, avec des plantes annuelles ou vivaces, elle devient insoluble quand on se place à l'échelle de temps d'un arbre dont la croissance peut parfois prendre entre 80 et 120 ans.

Tilleuls en alignement avec plantations en pied d'arbre

Gléditsia adulte dans un jardin

Les botanistes conservent néanmoins une vision positive de l'évolution possible des choses en se référant à l'extraordinaire capacité du monde végétal à compenser sa fixité par la dissémination de ses graines. Le vivant a toujours trouvé le moyen de perdurer, en comptant sur les interactions des différents acteurs, qu'ils fassent partie du monde végétal, animal ou des éléments atmosphériques comme le vent et la pluie. Toutefois, il nous incombe aujourd'hui de faciliter ces interactions au lieu de les juguler comme cela s'est fait depuis plusieurs dizaines d'années dans les aménagements urbains. Le développement racinaire doit devenir un véritable sujet de préoccupations dans la phase de production et de plantation. Les plantes ne vivent pas seules, elles sont en étroite relation avec les micro-organismes du sol. Producteurs et chercheurs commencent là aussi à explorer le sujet afin de considérer la palette végétale de demain dans sa globalité.

Forêt domaniale de production de bois d'œuvre

## En milieu urbain

La ville n'est pas un milieu naturel. Cette affirmation a servi de point de départ aux rencontres de la FNPHP (1) qui réunissaient en février dernier les producteurs de plantes, botanistes, chercheurs, responsables d'espaces verts, paysagistes-concepteurs et entreprises du paysage lors d'une journée d'échanges et de questionnements. Cette journée invitait chacun à partager ses expériences sur la question des écosystèmes urbains. Le contexte climatique actuel révèle la nécessité d'accueillir en ville davantage de vivant, alors que ce milieu a été à l'origine construit par l'homme et pour l'homme afin de l'extraire d'une nature qui lui semblait inhospitalière. Quelques siècles plus tard, il semble évident que la nature doit réintégrer nos lieux de vie car elle nous apporte des bienfaits et des services dont nous ne pouvons en réalité pas nous passer. La ville est donc un écosystème artificiel dans lequel la nature trouve la plupart du temps une place tout aussi artificiellement, mais d'une importance aujourd'hui capitale.

Intervenant dans cette journée de rencontres FNPHP, Frédéric Ségur, ingénieur AITF, a développé la foresterie urbaine avec le service « Arbres et paysage » qu'il a créé dans la métropole de Lyon. « Nous collaborons depuis 30 ans avec tous les acteurs de la filière, aussi bien les écologues que les spécialistes des arbres, les paysa-

*gistes-concepteurs et les entreprises du paysage, car beaucoup d'études et travaux sont externalisés. Cela nous a permis de réfléchir ensemble sur cette problématique du temps long lié à la croissance des végétaux, et du classement des essences dans les catégories 'plante indigène' ou 'plante exotique'. Certaines aires peuvent aujourd'hui potentiellement convenir à des espèces qui n'étaient pas encore présentes et qui, de fait, deviendront indigènes si elles s'y acclimatent. »*

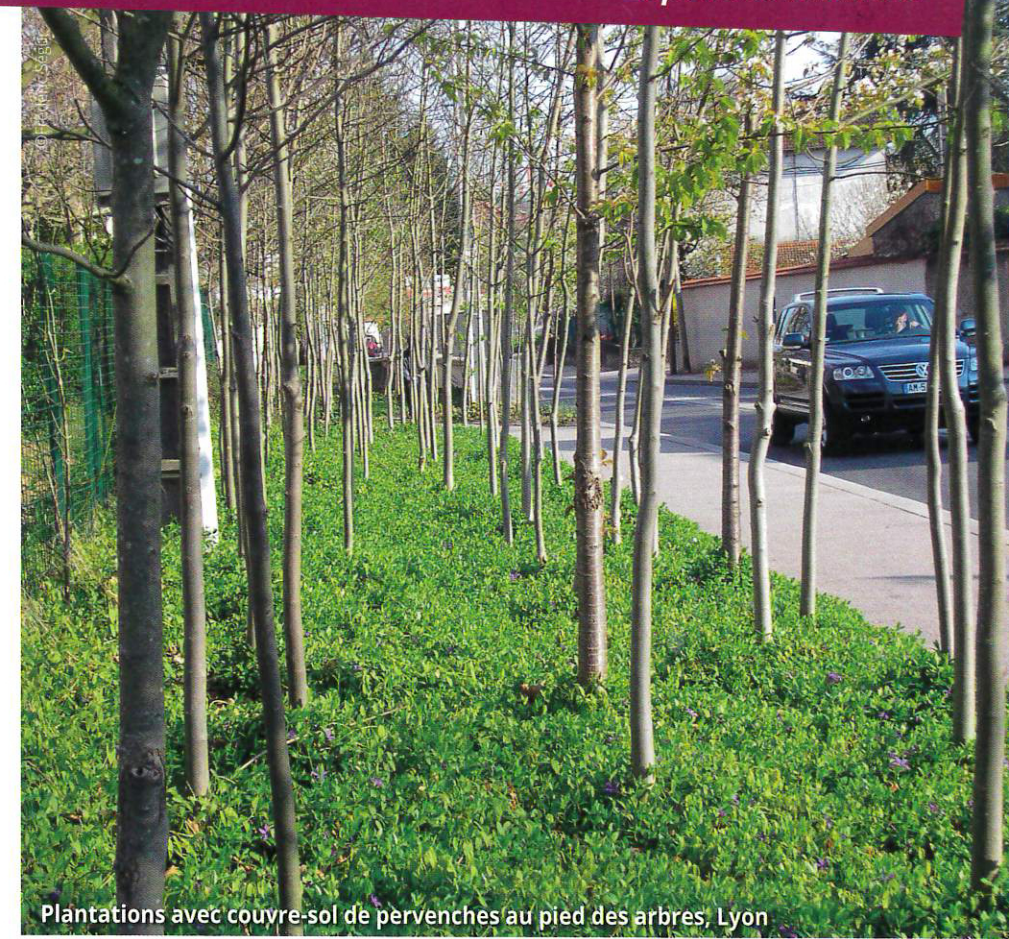
L'une des grandes questions posées actuellement tient effectivement à ce classement. Doit-on importer des essences jusqu'alors inconnues sous nos climats, ou venant de régions plus au sud de l'Europe ? Plus adaptées à la chaleur et à la sécheresse, elles risquent de se développer en prenant les aires écologiques de nos essences communes. Question à laquelle Frédéric Ségur répond avec pragmatisme : « si ces dernières ne peuvent être résilientes face aux changements rapides qui sont en cours, nous ne pouvons pas nous permettre de tergiverser très longtemps. Car la réduction des îlots de chaleur en ville, la gestion des eaux pluviales et la santé des citoyens sont étroitement corrélés à la présence d'une végétation arborée capable de supporter les conditions urbaines. Puisque la ville est un milieu artificiel, autorisons-nous à trouver les essences qui s'y adaptent le mieux. »



Érable de Buerger, *Acer buergerianum*, pépinières Guillot-Bourne

Ce point de vue est partagé par Jacques Soignon, qui a dirigé le service espaces verts de Nantes pendant de nombreuses années. La ville de Nantes, comme d'autres ayant accueilli les retours d'explorations botaniques des siècles passés, a un patrimoine arboré extrêmement diversifié, venant d'origines différentes et pourtant bien adapté. À l'heure actuelle, qu'est-ce qui permet donc de privilégier une essence plutôt qu'une autre pour les villes de demain ? Le micocoulier et l'érable de Montpellier (*Acer monspessulanum*) sont par exemple considérés comme indigènes dans le sud de l'hexagone. Pourront-ils l'être également plus au nord et en région parisienne suite à la hausse des températures ?

Il semble que l'on confonde aussi trop souvent à tort les plantes exotiques et les envahissantes. Alors que sur une population de 1000 essences exotiques, 1 % seulement se révélera potentiellement envahissante. En dehors de ce duel entre indigènes et exotiques, les paysagistes se tournent majoritairement vers des espèces résistantes à la sécheresse. Mais là aussi, la résistance n'est ni une garantie d'adaptation aux contraintes urbaines ni une solution contre la montée des températures en ville : en effet, pour résister à la chaleur et au manque d'eau, ces espèces ont la capacité de fermer leurs stomates et ainsi de beaucoup moins transpirer. Ce qui vient en contradiction avec la lutte contre les îlots de chaleur car celle-ci compte sur l'évapotranspiration de toutes les plantes pour rafraîchir l'atmosphère urbaine. La palette méditerranéenne peut toutefois être utilisée à bon escient, si les choix prennent en compte la très grande diversité de ces plantes et ne se réduisent pas à une dizaine d'espèces comme c'est souvent le cas. Parmi les arbres, les préconisations sont cependant encore rares, en dehors de certains érables comme *Acer buergerianum*, le charme du Japon (*Carpinus japonica*) car les expérimentations ont commencé il y a peu de temps. Le partage des connaissances devrait aider à établir des listes en fonction des régions.



Plantations avec couvre-sol de pervenches au pied des arbres, Lyon

Ainsi, la communauté d'agglomération Sophia Antipolis (CASA) a fait paraître en novembre dernier le guide « Palettes végétales », des plantes adaptées aux territoires de cette région pour les aménagements urbains et les jardins. Sur les trois ensembles paysagers que constituent la partie littorale, le pays des collines et le haut pays, toutes les situations ont été observées, des parcs aux paysages routiers, des haies traditionnelles aux aires de jeux, des jardins gourmands aux arbres d'alignement. Ce document très fourni comprend une importante variété d'espèces principalement arbustives et arborées et relie les choix au rôle que chaque plante joue en faveur de la biodiversité (insectes, oiseaux, petite faune). Des essences champêtres et locales comme la viorne obier, l'alisier blanc, le cornouiller sanguin mais aussi le lentisque, l'arbousier, le laurier-tin et l'amandier sont par exemple conseillés.

Mais elle préconise également d'éviter les persistants sombres, les végétaux horticoles paraissant trop artificiels (feuillages bleutés, panachés, cultivars nanifiés, ...) ou désuets (connotés années 1960-1980), les familles présentant des signes de

vieillesse prématurés (descente de cime, bois cassant, ...). Le nombre de critères retenus, tant dans les végétaux conseillés que non recommandés, impressionne. Cela montre que l'univers des plantes recèle énormément de possibilités. Ce type de document vise aussi à promouvoir les bonnes pratiques et intégrer les enjeux phytosanitaires. Finalement, la problématique du choix des espèces revient à étudier également les conditions d'implantation.

Dans la métropole de Lyon, les programmes de plantation tiennent compte de cette recherche d'essences résilientes tout en accordant une grande attention aux dynamiques écosystémiques permettant moins d'entretien. Par exemple avec des palettes beaucoup plus diversifiées et des couvre-sols en pieds d'arbres. Frédéric Ségur insiste sur ce point : « Nous parlons de gestion différenciée depuis quelques années, il faudrait maintenant parler de conception différenciée des aménagements urbains en fonction des espaces et des sites. Où place-t-on en effet le curseur entre le naturel et l'artificiel ? Car la logique naturelle en ville se base le plus souvent sur de l'artificiel. »

Plantation de voirie combinant différentes essences et forces d'arbres, Vénissieux.





Nouveau modèle de plantations de voirie associant plusieurs strates végétales, Tassin la Demi-Lune.

Quitter le modèle d'alignement monospécifique dans les rues est l'une des solutions à expérimenter. C'est déjà le cas à Lyon, à Nantes et à Bordeaux dans les nouveaux quartiers situés sur d'anciennes friches industrielles. Des bosquets constitués avec des strates arborées et herbacées engendrent une augmentation de la biodiversité, participent aussi davantage à la réduction des îlots de chaleur et à l'extension des corridors écologiques pour la petite faune.

Ces expérimentations sur la diversification amènent aussi à observer la longévité de la végétation arbustive et arborée en ville. Cette longévité semble directement liée aux conditions de vie déterminées par le milieu urbain, souvent très défavorables : fosses de plantations individuelles et de petites dimensions, proximité des bâtiments, réverbération intense du soleil sur les façades, passages des réseaux, manque d'arrosage les pre-

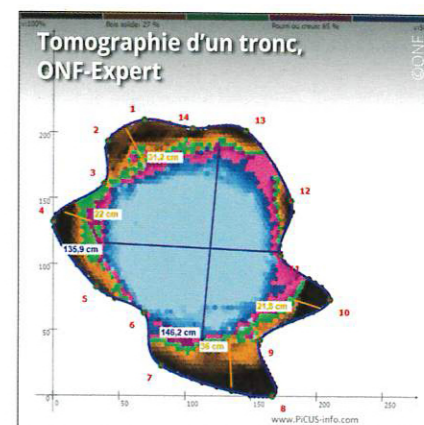
mières années, dégradations diverses sur les troncs, tailles drastiques... Dans une grande ville, l'espérance de vie d'un arbre est également affaiblie par la densification des constructions et la circulation automobile. La question est donc de savoir quels moyens on se donne pour avoir une végétation urbaine. Cela implique d'une part d'effectuer des études en ville pour déterminer les différents types de milieux, et d'autre part de déterminer les techniques à améliorer pour rendre ces milieux plus favorables aux plantations. Entre autres, il s'agit de veiller au développement racinaire, à la communication entre les fosses afin de faciliter ce développement et les échanges mycorhiziens, au choix des essences en fonction de l'emplacement et du mode de gestion adopté. Le rôle des entreprises du paysage intervenant au stade de la plantation puis au niveau de l'entretien est donc crucial.



Érable de Montpellier, Acer monspessulanum, pépinières Guillot-Bour...

Pour les arbres existants, un suivi s'avère également primordial, au vu des normes de sécurité à respecter dans les lieux publics, aux aléas climatiques et au vieillissement des peuplements. David Chevet, expert ONF et responsable du réseau Arbre Conseil, explique que différents diagnostics, plus ou moins poussés permettent d'évaluer l'état de santé ou la dangerosité de ces végétaux. Ils commencent tous par l'étude de l'environnement de l'arbre. « Notre réseau est sollicité par les collectivités, les entreprises privées et nous travaillons aussi bien avec les services des espaces verts qu'avec les entreprises du paysage qui réalisent ensuite les travaux de suivi, qu'ils soient d'abattage, de formation, de restructuration ou d'entretien » indique-t-il. « Nous avons développé une connaissance de l'arbre hors forêt qui est une compétence spécifique et fait appel à des outils bien particuliers. » Le fonctionnement physiologique de l'arbre,

son aspect sanitaire et sa résistance à la rupture (biomécanique) sont étroitement liés au milieu dans lequel il se trouve. « Après avoir évalué l'environnement, l'état physiologique de l'arbre donné par une étude visuelle et sonore, la présence de pathogènes et la dangerosité éventuelle de l'arbre, nous passons si besoin à un diagnostic plus complet à l'aide d'un pénétromètre, d'un tomographe, d'un capteur de mouvement ou d'un test de traction. » Le tomographe donne une échographie des parties saines et altérées, les capteurs de mouvements et le test de traction vont enregistrer les déformations subies par le tronc soumis par exemple à de forts vents, ou à des travaux de terrassement effectués à proximité. Outre leur nécessité pour le suivi des arbres existants, tous les résultats participent aussi à l'établissement de critères qui permettront un renouvellement du patrimoine arboré plus approprié aux conditions urbaines.

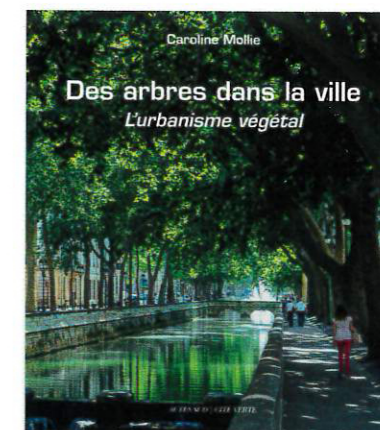


Racines d'un liquidambar soulevant les pavés d'une place urbaine

## Des arbres dans la ville

Planter en ville, oui mais avec discernement et en respectant la condition d'être vivants des végétaux. C'est le plaidoyer de la paysagiste Caroline Mollie dans cet ouvrage paru en 2010 et dont la réimpression répond aux questions des citoyens, mais aussi des techniciens et gestionnaires. En charge d'un programme de protection et de réhabilitation de l'arbre d'ornement au ministère de l'Environnement dans les années 1980-1990, elle propose ici des clés de compréhension pour aider les concepteurs à mettre en œuvre un urbanisme végétal innovant. Dans son livre, les plans, coupes, photos, analyses paysagères, explications botaniques et références historiques offrent une excellente base de réflexion.

**Des arbres dans la ville, Caroline Mollie, Actes Sud, 256 pages, 36 €**



## En forêt

La recherche d'une palette végétale résiliente au dérèglement climatique concerne bien entendu également la forêt française, qu'elle soit publique ou privée, sur l'ensemble de l'hexagone. La sécheresse de 2019 en a détruit 218 000 hectares, principalement en Grand Est. Les forestiers, pépiniéristes-reboiseurs et gestionnaires partagent donc leurs inquiétudes et retours d'observation. Ils estiment que le hêtre va énormément régresser en termes de surface dans les 20 prochaines années jusqu'à se cantonner aux zones montagneuses recevant une pluviométrie plus abondante. Cette essence fait déjà partie de celles qui disparaissent dans le sud du territoire, au même titre que le bouleau, l'érable plane et l'érable sycomore. D'autres essences déjà affaiblies par les périodes de sécheresse succombent aussi aux attaques de pathogènes, maladies ou ravageurs, qui profitent de cet affaiblissement pour s'installer et se développer. Les épicéas en ont fait les frais l'an dernier, en subissant une grosse attaque de scolytes, un ravageur spécifique à cette essence, et qui a contribué à leur dépérissement en Bourgogne-Franche-Comté. Sans compter la graphiose de l'orme et la chalarose du frêne qui accélèrent l'hécatombe de ces arbres forestiers un peu partout en France. Des pans de forêts entières ont dû être fermés au public ces trois dernières années pour ne pas mettre les promeneurs en danger sous des arbres morts.



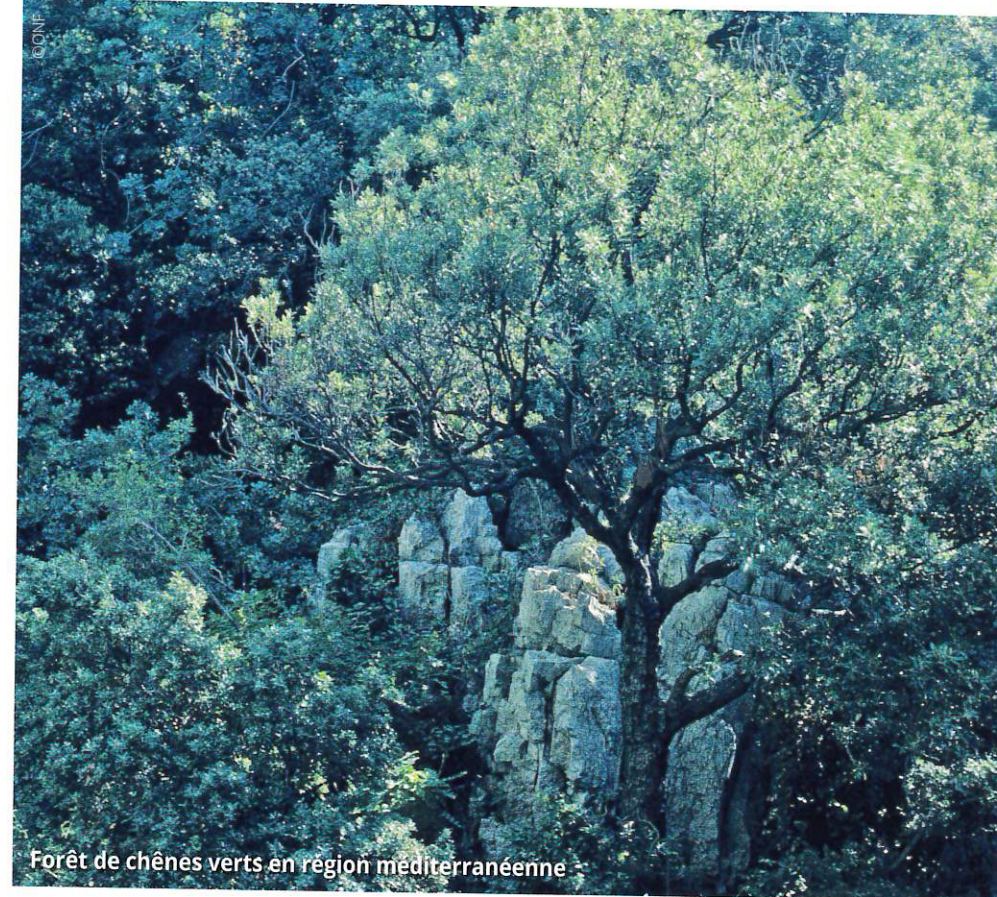
Forêt de feuillus, Roumare, métropole de Rouen

En revanche, l'aire du chêne vert s'agrandit et remonte vers le nord. Mais cette essence n'entre pas dans la catégorie des bois d'œuvre. Elle reste néanmoins intéressante pour les plantations en forêt de protection, chez les particuliers et en ville, tant qu'un facteur pathogène ne se déclenche pas en venant perturber les équilibres. Car plus la culture s'étend, plus elle a tendance à devenir monospécifique. Il s'agit de ne pas oublier que la diversité des espèces est un gage de biodiversité et de conservation du vivant.

David Chevet précise que dans cette problématique de dépérissement, la distinction se fait entre la forêt de protection, comme en région méditerranéenne où peu des surfaces forestières sont destinées au bois d'œuvre, et la forêt de production. La pérennité de la filière bois dans les prochaines années doit s'antici-

per aujourd'hui. L'enjeu est de taille. L'ONF mobilise donc ses forestiers face aux fortes mortalités en forêt de production afin de trouver des essences à la fois résistantes au changement climatique et utilisables pour la filière bois. « *Différents projets visent à suivre certaines essences et à analyser leur comportement, in situ en forêt dans ce que l'on appelle des « îlots d'avenir ».* Cette opération a débuté dans le sud et en Grand Est. Nous testons des essences aussi bien feuillues que résineuses, poussant dans le sud de l'hexagone et de l'Europe, et ailleurs comme en Amérique du Nord, Amérique centrale ou Afrique du Nord dans des zones qui s'apparentent aux nouvelles conditions climatiques observées en France. » Les essences sont répertoriées selon 37 critères, par exemple le sol, l'exposition, la structure, le développement, la texture, les besoins en eau...

Des spécialistes en botanique travaillent sur le sujet mais les résultats prendront un peu de temps à être analysés car ces îlots ont démarré en 2019. « *Il faut trouver un juste milieu entre le développement et la résistance aux aléas climatiques* » rappelle David Chevet, « *car les chênes mexicains et américains, pour ne citer qu'eux, n'ont pas la physiologie de nos chênes pédonculés ou sessiles ni leur rapidité de croissance. Nous nous efforçons d'étudier les meilleures pistes, car les pépiniéristes-reboiseurs ont besoin de résultats tangibles pour mettre en production les millions de plants dont nous aurons besoin dans les prochaines années.* » Pour anticiper de futures forêts résilientes, des sapins pectinés venant de la région méditerranéenne sont testés dans un contexte de basse montagne, et trois nouveaux îlots seront plantés en épicéa de Serbie (*Picea omorika*), sapin pectiné (*Abies alba*) et pin laricio de Calabre (*Pinus nigra calabrica*) pour compléter ceux déjà en cours d'étude dans la forêt domaniale de Levier (Jura).



Forêt de chênes verts en région méditerranéenne

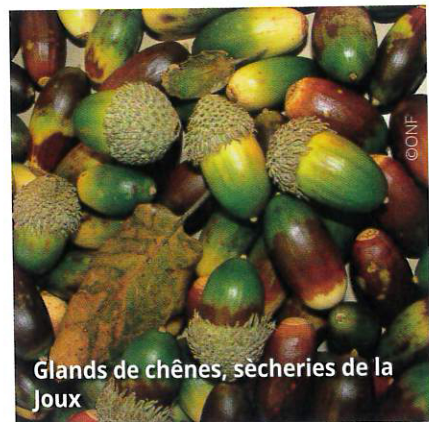


Reboisement en forêt de résineux



Îlot d'avenir en forêt de Levier, Jura

Dans cette optique d'anticipation, la Sècherie de la Joux, située elle aussi dans le Jura, est associée à cette opération « îlots d'avenir ». Ce centre récolte des graines d'environ 70 essences d'arbres provenant de l'ensemble du territoire, les trie et ne garde que les meilleures. Leur traçabilité est donc assurée, tout comme leur conservation dans des atmosphères adaptées à chaque espèce. Parmi ces graines, glands et cônes provenant de feuillus et de résineux, certaines essences permettront le reboisement de zones touchées par la sécheresse et les facteurs pathogènes. Ces recherches sont aussi susceptibles d'être appliquées à l'arbre urbain, en modifiant une partie des critères. Un partenariat entre des communes et l'ONF pourrait d'ailleurs se mettre en place pour expérimenter des îlots d'avenir en ville. Ce travail en commun répondrait aux questionnements des gestionnaires, mais également à ceux des producteurs de jeunes plants qui sont à la base de la chaîne de renouvellement des forêts et du patrimoine arboré en ville.



Glands de chênes, sécheries de la Joux

## Du côté des producteurs

Lors du colloque de la FNPHP, le pépiniériste Michel Leborgne a justement évoqué le problème de l'inertie importante des cultures arborées qui nécessitent 7 à 8 ans avant d'être commercialisables. « Il nous est difficile de mettre en production des végétaux sans avoir la certitude de les vendre 8 ou 10 ans après. Donc si nous devons changer nos palettes végétales pour répondre à de nouveaux critères environnementaux, aux contraintes urbaines et aux facteurs climatiques, nous n'y arriverons pas sans avoir des contrats de culture. » Les marchés privés, hors-particuliers, et des collectivités sont ainsi sollicités dans une démarche commune à engager sur une longue période pour le bénéfice de toute la filière et des paysages futurs. Les pistes de réflexion se cumulent, tant sur la compatibilité des espèces indigènes et des espèces horticoles en milieu urbain que sur la part des caduques et des persistants, potentiellement à revoir pour une plus importante biodiversité.

Rodolphe Debrulle, des pépinières Guillot-Bourne, insiste aussi sur la démarche des pépiniéristes producteurs qui, bien avant la prise de conscience collective du dérèglement climatique, ont travaillé sur les palettes de leurs catalogues. « Beaucoup d'entre nous ont déjà sélectionné depuis des années des espèces plus résistantes à la pollution ou au manque

d'eau et plus adaptées aux conditions de culture en ville. Et nous travaillons aussi à améliorer leur qualité. Dans notre cas par exemple, sur des premiers cycles de culture de quatre ans, nous irriguons les plants seulement la première année. Cela permet d'obtenir des arbres plus rustiques et plus résistants aux périodes de sécheresse. Comme nous enherbons les parcelles depuis que nous sommes passés en culture biologique, nous remarquons que la croissance des arbres est différente, ce qui nous conduit à préférer une bonne résistance mécanique au niveau de la tige et de la structure de la plante plutôt qu'une croissance rapide. Les arbres tiendront ainsi mieux sur le long terme, surtout dans des conditions de plantation urbaine sujette à de fortes contraintes. » La pépinière a commencé sa conversion à la culture biologique en 2014 sur l'ensemble de sa production de pleine terre pour être certifiée en 2017. Rodolphe Debrulle rappelle que ce label s'obtient avec un cahier des charges très rigoureux mais qu'il véhicule une image forte auprès des collectivités, elles-mêmes passées en zéro phyto pour beaucoup. « Cet aspect doit être pris en compte pour fournir des végétaux moins sensibles aux différents facteurs pathogènes dans les années à venir. Les marchés publics et privés ont en effet tendance aujourd'hui à augmenter leurs critères techniques sur la partie environnementale. »



Broussonetia papyrifera



Charme du Japon, Carpinus japonica, pépinières Daniel Soupe

De son côté, le pépiniériste Daniel Soupe compte sur les recherches menées dans le service R & D qu'il a créé pour produire les arbres de demain qui auront toutes les chances de perdurer. Il travaille sur le rôle des mycorhizes dans la croissance et la résilience des arbres face à des facteurs climatiques difficiles, un vaste sujet qui peut s'avérer déterminant pour les plantations futures. Pour lui, la seule façon de contrer les difficultés d'adaptation et dépérissement des arbres en ville tient dans cette association racines-mycorhizes. D'autres producteurs continuent un peu partout sur le territoire à choyer une palette très diversifiée, souvent cataloguée « collection botanique », où il serait aussi possible de puiser les essences de demain au regard des caractéristiques bien spécifiques de chacune répertoriées soigneusement par ces producteurs.

Dans les jardins des espaces privés et jardins des particuliers, les problématiques sont similaires. Les paysagistes explorent davantage les catalogues des pépiniéristes pour repérer les espèces vivaces et arbustives ainsi que les arbres de faible envergure, les plus adaptés à la chaleur et à la sécheresse. Mais dans nombre de cas il faut aussi que les végétaux résistent aux inondations qui surviennent en hiver et au printemps, et aux gels tardifs qui arrivent après des hivers très doux favorisant la remontée de sève, le débourrement et la floraison précoce. Des dépérissements brutaux dus à un rayonnement intensif en été surviennent aussi depuis quatre ans. Les feuillages brûlés tombent, laissant les plantes sans ressource pour effectuer la photosynthèse indispensable à leur survie.

Ayant grandi dans l'un des grands jardins normands créé par son père pépiniériste et ouvert à la visite jusqu'en 2012, Mickaël Lebrét constate que les jardiniers sont les premières sentinelles qui alertent sur les effets du changement climatique sur les végétaux d'ornement. Aujourd'hui ce botaniste travaillant pour un site de vente en ligne se sent autant concerné que les producteurs par les interrogations sur la palette à favoriser car plus des deux tiers des plantes vendues proviennent des producteurs français. Un sondage lancé sur le site auprès des clients particuliers à l'automne dernier révèle qu'ils recherchent eux aussi majoritairement des espèces de terrains secs, le plus souvent méditerranéennes, même quand ils sont situés au nord de l'hexagone, car ils se trouvent démunis face aux pics de

chaleur excessive et aux interdictions d'arrosage. Pour Michaël Lebrét, les espèces d'ornement montrant aujourd'hui un vrai potentiel de résistance sont par exemple les gléditsias et les pistachiers (Pistacia chinensis) dans les régions nord, qui s'en sortent bien face au manque d'eau, donnent de l'ombrage et supportent un fort ensoleillement. Dans le sud, l'albizia et le lagerstroemia ont fait leurs preuves. Parmi les espèces très résistantes à la sécheresse, les vitex sont émergents ainsi que le mûrier à papier, Broussonetia papyrifera, offrant une ombre dense.

Les techniques naturelles de lutte contre la sécheresse comme la protection du sol avec des couvre-sols commencent à se diffuser chez les particuliers et servir de base d'étude pour les plantations en ville. Le colloque de février dernier l'institut Astredhor à Hyères avait effectivement pour thème « le végétal, une ressource aux usages multiples ». Les recherches menées par cet institut depuis plusieurs années sur les effets de la sécheresse sur ce type de plantes, vivaces et arbustives, donnent aujourd'hui des résultats à exploiter. Certaines espèces comme l'alyse maritime montrent par exemple une capacité de repousse même après un dessèchement total. Leur résilience s'avère intéressante en milieu urbain comme dans les jardins d'agrément. Conjugué à une meilleure gestion de l'arrosage, une amélioration des sols et des conditions de plantation, l'ensemble des recherches des différents acteurs de la filière devrait bientôt permettre de trouver les palettes adéquates, région par région, répondant aux problématiques du réchauffement climatique



Pistachier de Chine, Pistacia chinensis, pépinières Daniel Soupe



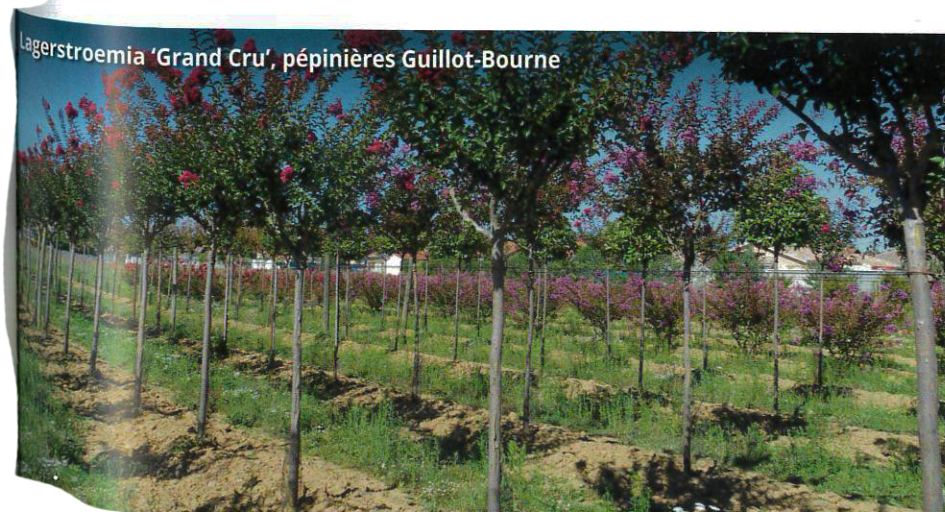
Vitex agnus-castus 'Flip Side'

« Quand on veut implanter un paysage, il faut à la fois regarder les ressources et les contraintes puis ajouter à ces facteurs les fonctions des plantes et leur entretien. Les choix s'avèrent compliqués aussi nous devons partager toutes nos connaissances et expériences pour y arriver ». Cette conclusion du pépiniériste et président de la FNPHP François Félix dénote l'ampleur du travail encore à engager avec tous les acteurs de la filière afin de se projeter sur le long terme. Au lieu de s'opposer, cultures et nature seront alors complémentaires.

(1)FNPHP, Fédération nationale des producteurs horticulteurs pépiniéristes

[www.astredhor.fr](http://www.astredhor.fr)  
[drappier.leborgne.free.fr](http://drappier.leborgne.free.fr)  
[www.fnphp.com](http://www.fnphp.com)  
[www.guillot-bourne.com](http://www.guillot-bourne.com)  
[www.grandlyon.com](http://www.grandlyon.com)  
[www.metropole.nantes.fr](http://www.metropole.nantes.fr)  
[www.onf.fr](http://www.onf.fr), [david.chevet@onf.fr](mailto:david.chevet@onf.fr)  
[www.promessedefleurs.com](http://www.promessedefleurs.com)  
[www.roses-felix.fr](http://www.roses-felix.fr)

Albizia julibrissin et lagerstroemia dans un parc urbain



Lagerstroemia 'Grand Cru', pépinières Guillot-Bourne